Père, mère et filles : les gestes du désir dans le *Livre du Chevalier de la Tour Landry* pour l'enseignement de ses filles

Danielle Bohler

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/966>

DOI : 10.4000/crm.966

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 1997

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Danielle Bohler, « Père, mère et filles : les gestes du désir dans le *Livre du Chevalier de la Tour Landry* pour l'enseignement de ses filles », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 4 | 1997, mis en ligne le 15 janvier 2007, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/966> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.966>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.

Tous droits réservés

Père, mère et filles : les gestes du désir dans le *Livre du Chevalier de la Tour Landry* pour l'enseignement de ses filles

Danielle Bohler

« ...à nos enffans nous ne devons riens celer »¹

- 1 On peut être surpris que dans un recueil d'histoires exemplaires, tissé de courts récits tirés de la tradition biblique et des menus événements de la vie quotidienne en Anjou à la fin du XIV^e siècle, surgisse une rupture de la forme narrative apparemment bien assise dans le discours didactique du Chevalier ainsi que dans la tradition des *exempla*. Le récit bref fait place tout soudain à la parole directe, comme sur une scène de théâtre, à un jeu-parti qui donne la parole à deux voix adverses, celle du père et celle de la mère des jeunes filles à qui le recueil est dédié. Il est surprenant surtout que ce débat porte sur la cour amoureuse, où l'on serait tenté de voir une forme de l'amour dit courtois : motif de l'aveu et des mots du désir, l'attente imposée, le secret obligé, les serments échangés à quoi s'ajoute l'existence, cette fois bien concrète, d'un époux. Alors que l'ensemble du *Livre* traite du comportement des filles à marier et de celui des femmes mariées ou à remarier, il s'agit ici de l'espace intermédiaire – ou parallèle – occupé par les stratégies du désir. « Amer par amors », voilà l'enjeu de l'étonnant passage où Madame de La Tour s'en prend à l'indulgence du père, moraliste modéré et pédagogue fort soucieux de l'éducation de ses filles, et dont la parole jusqu'ici s'est exclusivement fait entendre. Prudent mais n'hésitant pas à agiter les effets de terreur bien connus de l'*exemplum*, jusqu'alors le père seul assumait l'injonction et la parole d'autorité.
- 2 Ici pourtant le Chevalier brise le fil des narrations qu'il semblait suivre selon une forme d'arbitraire, avec des alternances de passages référant aux bonnes ou mauvaises femmes de la Bible, d'autres référant à un passé récent de son Anjou ou à une mémoire que l'on pourrait dire familiale, voire régionale. Lorsque le père confronté à la mère des

jeunes filles aborde plus précisément le domaine des gestes du désir, quel est son but ? Montrer que l'incertitude et la fragilité peuvent n'être pas éloignées de l'enseignement d'un père qui accepterait de se voir contredit ? Mettre l'accent – puisque le débat apparaît comme une confrontation d'opinions tranchées – sur un effet de mise en abyme, sur des nuances plus accusées dans le domaine de la pédagogie amoureuse ? Dès lors, en effet, n'est-il pas de meilleur moyen que de se servir de la figure maternelle et de mettre en scène celle qui, avant de donner le jour à ses trois filles, s'est trouvée elle-même en situation d'« amer par amours » ? La voix paternelle devient ici celle d'un acteur en prise directe sur les jeux du désir, sur ses stratégies et ses périls, que bien entendu le père n'avait cessé de dénoncer mais qui se trouvent, du fait de la parole maternelle, soumis ici à une lumière plus impitoyable.

- 3 Or les normes de comportement, de discrétion, de modération ne se trouvent nullement bousculées ni inversées. Le père reste égal à lui-même, mais sa parole paraît étrangement affaiblie du fait qu'elle trouve un écho qui l'amplifie et engage le sujet féminin lui-même. Le désir se prêterait-il aux jeux d'ombre lorsque le père l'aborde, et aux éclairages frappants lorsqu'en parle la mère ? Quelle est donc la fonction de la parole du père dans ce long passage qui se déroule selon les scansions mêmes du manuscrit². L'effacement, le retrait apparent du commentaire paternel n'est pas sans effet. Un époux contredit et un père affaibli dans son autorité sont des profils nouveaux dans le *Livre*, qui a déjà amplement proposé les avertissements multiples dont il est encore question ici : comme le désir de séduction l'emporte sur la modération souhaitable, l'amour de la parure exige des frontières, et le désir doit être soumis à une grande vigilance, aussi bien le désir des uns – les jeunes gens affamés de conquêtes – que le désir des autres, ces femmes prêtes à commenter, à rire des excès de leurs compagnes, et surtout à rivaliser de séduction par une surenchère qui sème dans l'espace public de regrettables turbulences.
- 4 Ce n'est pas une occasion fortuite qui fait s'affronter le père et la mère des jeunes filles. Apparemment le *Livre* réfère à des divergences antérieures, par exemple au chapitre qui précède, dans lequel le Chevalier n'approuve pas la belle dame de Villon, dont nombre d'hommes étaient amoureux, et qui disait qu'il fallait éprouver sept ans durant l'ardeur d'un homme, « adonc elle sera certaine se il l'aime de cuer ou de bouche »³. Mais le Chevalier veut se taire à ce sujet, « car trop long temps a en .VII. ans ». Pourtant il s'attarde sur une amplification de ce même motif, qui précisément fait l'objet du débat parental. Le Chevalier s'attache alors à restituer la vivacité d'un échange, le « grant contens et le debat de elle et de moy »⁴. La leçon adressée aux destinataires s'enrichit ainsi d'une confrontation des points de vue, d'autant que c'est l'acte d'« amer par amours » qui fait l'objet de la querelle. C'est le but même que visent l'amour de la parure et les efforts de séduction, mais voici qu'il s'agit de valider, ou de ne pas le faire, l'amour hors mariage, l'amour dit courtois, celui qui apparaît comme l'exercice gratuit, mais essentiel, dans un espace intermédiaire entre les temps licites des relations entre hommes et femmes : l'attente d'un prétendant, le mariage, le bon gouvernement des relations entre hommes et femmes par une sociabilité toujours maîtrisée.
- 5 L'épisode se déroule sur une scène du *Livre* où père et mère s'opposent, et le narrateur disparaît pour faire place à des échanges verbaux. Le père aurait-il senti la nécessité de faire place à la voix d'une femme ? Ce qui irait dans le sens d'une relativité des opinions chez ce moraliste laïc qui sait bien souvent infléchir les normes dans le sens d'une mise en cause de l'espace public⁵. Mais l'apparent affaiblissement du discours paternel, qui

propose un plaidoyer en faveur d'une galanterie bien mesurée, ne permet pas de croire à un renversement de l'opinion défendue en amont du débat, tout au long du *Livre*. En mettant en scène une attitude plus rigoureuse que la sienne propre, le Chevalier a peut-être trouvé un art de l'argumentation, au moyen de deux voix scéniques, que son époque pouvait ne pas trouver étrange.

« Une dame ou damoiselle peut bien amer en certains cas de honneur, comme en esperance de mariage »⁶

- 6 Pourquoi ne pas « aimer par amours » ? Le père crédite l'acte d'« aimer par amours » du bénéfice de l'accroissement du « bien » et de l'« honneur ». Comme dans la tradition courtoise, l'amour ne peut être suscité que par l'existence des qualités : mieux encore il les fait naître. Pourquoi dès lors interdire la démarche amoureuse ? Attentif à son propre mérite, le jeune homme amoureux « hante plus souvent les armes et honneurs » ; il veille à son apparence et puise dans l'amour « meilleure maniere et meilleur maintieng » pour plaire à la femme aimée. De même celle qui est aimée s'anime du désir de mériter l'amour qu'on lui porte⁷. Le désir amoureux engage donc des motivations et des effets parallèles, il est pur bienfait. Et c'est une « grant aumosne » que de faire « un bon chevalier ou un bon escuier ».
- 7 Ce sont là propos d'hommes, réplique la mère, « esbatements de seigneurs et de compaignons et un langage moult commun ». Or ce langage est mensonger. La vérité, c'est que les hommes veulent obtenir « la grace et l'onneur du monde ». Ayant ainsi démystifié la cour amoureuse en démarche purement narcissique, la mère exhorte ses filles à ne pas croire leur père et ne pas tomber dans le piège des propos fallacieux. La parole du père serait-elle ambiguë elle aussi, puisqu'il est homme ?
- 8 Madame de La Tour fait volontiers de la sémantique : certes une femme peut « aimer » plus volontiers certains êtres que d'autres, selon les qualités de bien et d'honneur qu'elle y voit. Mais il en est autrement lorsqu'on tombe sous la domination de l'amour qui mène à l'ardeur et au « fol plaisir », ce qui dans la communauté suscite le blâme, parfois à tort d'ailleurs, mais le monde – comme le Chevalier lui-même n'a cessé de le dire depuis le début du *Livre* – est plein de médisants et de guetteurs. Bref il s'agit moins du risque d'une soumission à l'amour que de celui d'être victime du propos public lancé par les « felons losengiers ». En outre le sentiment amoureux dessert la vraie dévotion, l'authentique piété et le souci du sacré. L'église, lieu de prières, est investie par la rêverie et le désir qui couve. La juste distribution des occupations journalières – leit-motiv du recueil – est explicitement menacée par le temps excessif accordé aux pensées amoureuses, à « la pensee et la merencolie »⁸, par la dissipation que cause un désir encore flottant et indéfini peut-être dans le cœur des jeunes filles, mais prompt à entraîner le passage à l'acte chez les jeunes femmes déjà pourvues d'un époux.
- 9 Après l'accusation de la parole mensongère et des mots qui ne peuvent que duper, l'épouse du Chevalier avertit ses filles : l'amour devient vite ardeur amoureuse⁹, qui mène pour le moins à une conduite imprudente, peut-être même à l'offense la plus condamnable. Joignant les références antiques à la culture chrétienne, l'argument s'empare d'une Vénus qui ne serait autre qu'une créature diabolique¹⁰. Cette Vénus très chrétienne a causé la ruine de Troie. Engageant aux « délis » et « estrois pensiers », la déesse pousse à profaner l'église¹¹. Enfin la dame reprend avec vivacité ce que le père a bien souvent dénoncé avant le débat qui les oppose : l'art du langage et du « samblant ».

Mines jouées et « paroles à main » ne sont pas le fait de l'amant « loyal...espris de loyal amour »¹². Chez ce dernier, la parole reste, pudique, en travers de la gorge, et cette louable paralysie dure trois à quatre ans, alors que la logorrhée des « déceveurs de dames » désigne d'elle-même son origine mensongère. Là où les mots se bousculent, allant d'une destinataire à une autre, bientôt tournées en dérision, il se produit un regrettable phénomène de circulation fiévreuse du propos, qui grossit de bouche à oreille et de bouche en bouche. Ainsi Madame de La Tour fustige la gestuelle de l'amoureux comédien, le regard qui donne le change, les faux soupirs, tout ce qui fait croire à des hommes « esprins d'amours vraies et loyaulx »¹³, alors que l'amant véritable ose à peine suggérer son désir. C'est que la parole est toujours maladroite et craintive à dire le sentiment vrai, alors que les « deceveurs de dames et damoiselles » « ne sont en crainte ne en paours de dire tout ce qui a la bouche leur vient, ne honte ne vergoingne n'en ont »¹⁴. À ceci il n'y a qu'un seul remède : échapper à la prison des mots d'autrui, « rompre ses paroles » en le ridiculisant. Le père s'étonne fort de voir son épouse si « male et merueilleuse », puisqu'elle ne veut accepter que ses filles « ayment par amours ». Ne leur couperait-elle pas la voie d'un bon mariage ? Or la dame ne manque pas d'arguments : les hommes sont de tempéraments divers. Certains aiment les allures cordiales, ce qui les encourage à la demande en mariage. D'autres redoutent les allures trop libres. Il vaut donc mieux se montrer discrète, ce qui permet de conclure le mariage. Madame de La Tour renvoie à l'expérience propre et à la mémoire personnelle du chevalier qui, dans son jeune âge et pour cette raison précisément, avait refusé « la fille d'un seigneur [dit-elle] que je ne nomme pas », dont les réponses avaient été « courtoises et bien legierettes ».

- 10 Le père plaide alors pour une forme de saveur des relations entre homme et femme : peut-on tenir ses filles « si courtes qu'elles n'aient aucune plaisance plus aux uns que aux autres »¹⁵, autrement dit les priverait-on de ce qui les légitime comme sujets, et du plaisir des rencontres aux intensités variables ? À quoi la dame répond par un contre-sens probablement voulu, ou une compréhension décalée : l'évaluation des « plaisances » modulées ne peut concerner que le juste choix d'un homme de son rang, ni de rang moindre, ni de rang plus élevé, et surtout il y a toute une série d'hommes à éviter. Rien ne doit dépendre de la subjectivité et du désir aux pulsions imprévues. Hommes mariés, hommes d'église, prêtres et moines ainsi que gens de rien doivent être exclus du manège amoureux, car ce serait une conduite proche de celle des « femmes communes du bourdel ». Mais ces dernières agissent mal par nécessité, ou parce qu'elle ont été corrompues par d'autres femmes. Hormis ces cas somme toute marginaux, il ne peut s'agir que d'un désir gratuit causé par la « lescherie de leur chair et mauvaistié de leur cuer, qu'elles ne daignent maistrer »¹⁶.
- 11 Le père se fait alors l'avocat du diable. Si les filles sont interdites d'amour, au moins une fois mariées peuvent-elles prendre « aucune plaisance d'amour pour elles tenir plus gayer et plus envoysiées, et pour mieulx sçavoir leur manière et leur maintieng entre les gens d'honneur », et par suite augmenter le mérite d'un homme¹⁷ ? Le terme « plaisance d'amour », prononcé par le père, semble désigner une sociabilité peu coupable, de coloration sexuée certes, mais inévitable. Pourtant le propos du père reste ambigu, car la « plaisance d'amour » évoque aussi mais discrètement un quotidien conjugal dépourvu de charmes.

- 12 La mère réplique à nouveau en sémanticienne avertie : « aimer », ce peut être faire « bonnes chières et bon visaige » si l'on est avec des « gens d'honneur », selon ce qu'ils méritent. Il s'agit alors de l'amour licite, de « l'amour commune » que l'on porte aux « gens d'honneur » qu'on peut honorer « sans y avoir plaisance, fors par la bonté d'eulx ». Mais « amer par amour, d'amour qui la maistroie »¹⁸, il ne saurait en être question. Car les pensées amoureuses écartent de la dévotion et « en amours a trop de merencolies ». Le son de la cloche est étouffé par l'invite de l'amant. De surcroît l'époux est victime d'un vol : l'« amour et la chiere qu'il devra avoir de son droict » lui seront dérobées, car « ce qui va en l'un decline de l'autre ». La morale conjugale la plus ferme est alors rappelée : le vouloir de Dieu dès les commencements du monde, le sermon du Nouveau Testament, une seule chair, un seul amour. Jouer de cet amour-là en prêtant d'autres serments ne peut mener qu'à une « foy brisée ou d'un cousté ou d'autre »¹⁹. Le code du serment amoureux est ici aux prises avec le réel de l'institution. Magnifié dans la tradition courtoise, le gage d'amour ne peut circuler qu'au sein d'un triangle dans lequel prend place l'époux. En outre, dans un scénario où Madame de La Tour envisage tous les cas de figure, il se pourrait que même en cas de peccadilles, celui-ci prenne sa femme en aversion²⁰. Ainsi sera « l'amour de leur mariage perdue ». Les exemples littéraires apportent leur issue tragique, car ils sont tirés dans le sens de la culpabilité, des rétributions et de la peine. La dame de Coucy (plutôt la dame de Fayel si l'on suit le texte qui en a transmis l'histoire, mais Madame de La Tour ne va pas y voir de près), son amant, ainsi que la châtelaine de Vergy, son amant et la duchesse, « tous ceulx cy et plusieurs autres en morurent pour amours, le plus sans confession ». Voilà donc la tradition courtoise renvoyée au domaine de la faute et des risques de damnation : « Si ne sçay comment il leur en va en l'autre siècle ; si me doubte bien que les joyes et les delis que ilz en eurent en cest monde ne leur soyent chières vendues en l'autre »²¹.
- 13 Le chevalier n'hésite pas alors à mettre en cause la dame elle-même : a-t-elle toujours été sourde aux demandes d'amour ? Certes non, mais elle affirme avoir éprouvé le remède à ces mots qui précèdent les gestes²². Dans le passé déjà elle possédait une langue bien alerte, puisqu'à l'aveu prononcé au cours d'un jeu de la vérité, elle répondait par le bon conseil d'aller réciter un Ave Maria et un Notre Père, de quoi se débarrasser d'une pensée légère ! Car le sentiment vrai appartient au domaine de la durée et du silence : c'est ainsi qu'elle impose sept ans et demi avant l'aveu, tout comme la dame de Villon, généreusement courtisée, mais impitoyable avec constance.
- 14 À son tour le père rapporte l'anecdote cruelle d'un amant tourné en dérision. Devant ces stratégies et ces discours d'une prudence sévère qui interdisent à une femme d'aimer un autre que son mari, le Chevalier revêt un costume courtois – ce qu'il n'avait guère laissé soupçonner auparavant dans son *Livre* – et il s'emporte :
- Si je ne m'y pourroye consentir, ne ja ne m'y consentirai », ce qui lui permet de rappeler la puissance du désir pour l'accroissement de la renommée. Bref les femmes qui se gaussent de ces pauvres amants sont de grandes « bourderesses et peu piteuses de ceulx qui mercy quierent ».
- 15 On voit que le verbe « aimer » dispose d'un vaste territoire. Si la requête qu'on imagine n'est pas formulée, consent la dame, « ceste amour est bonne ». Mais le père n'abandonne pas le terrain : les gestes du désir sont licites, et il faut savoir en moduler le poids : « ...se il [l'amoureux] la requiert d'acoler et de baiser, ce n'est mie grant chose, car autant en porte le vent »²⁴. On s'engage dès lors sur le terrain très délicat des gestes

amoureux. « Acoler » et « faire bonne chiere devant tous » appartient à la bonne éducation, mais d'autres gestes tels « le baisier, le poetriner et tels manières d'esbatement » sont rigoureusement interdits, et déjà par les grandes femmes de l'Ancien Testament, Rebecca et la reine de Saba qui parlait d'or en disant que « le baisier est germain du villain fait ». À ces voix d'autorité appartient donc le savoir proverbial de la boule de neige, ou du feu, comme dit Madame de La Tour, qui prend de paille en paille jusqu'à l'incendie de la demeure. Et quand bien même les femmes n'iraient aussi loin, le moindre signe d'intérêt sexué sera source de diffamation. Ainsi le baiser n'est licite que s'il est donné à une personne du lignage ou si l'époux lui-même le demande.

« Aimer par amours »

- 16 En plaçant au terme de l'entreprise pédagogique le récit d'un débat où s'affrontent les deux géniteurs, voix d'apparence adverse mais en vérité emboîtées et complémentaires, le père souligne que l'acteur le plus parlant et le plus véhément illustre à merveille les normes de comportement prônées par l'auteur du *Livre* : Madame de La Tour a su trouver – par l'usage des codes et des bons comportements qu'elle rappelle fermement, et probablement par ce qu'elle relate d'elle-même comme on le verra – le juste milieu, ce « moyen estat » qui est un idéal de vie dans le *Livre*. En écoutant le débat, les filles du cercle de famille pouvaient se demander si le père vigilant n'avait pas perdu le sens de la mesure. Ou bien existerait-il un regard encore plus vigilant, une attention encore plus soucieuse, une lucidité encore plus vive ? Pour ceux qui douteraient de la portée du *Livre* en matière de conjugalité, la prise en compte du débat au sujet des gestes du désir et leur exercice dans diverses situations – par la cour dont la jeune fille est l'objet, et dans la situation conjugale qui laisse des marges d'espace et de temps à d'autres cours amoureuses – soulignerait fortement la portée du Livre en termes d'un bon mariage²⁵.
- 17 Le désir et la loi sont plus explicites dans le risque de leur négation au cours d'un dialogue que dans un exposé théorique, fût-il étayé par des *exempla* : c'est dire l'efficace de la parole alternée lorsque deux locuteurs revendiquent des positions tranchées. Face à la cour amoureuse, dans la situation d'une femme courtisée selon les lois d'une tradition littéraire courtoise, c'est à dire hors conjugalité, face donc à un code élaboré ayant fait ses preuves dans la longue durée, le débat du Chevalier et de sa femme reste profondément ambivalent, car la cour amoureuse apparaît comme contraire à tout aboutissement ou à tout maintien d'un lien conjugal.
- 18 Mais leur débat pourrait être de pure fiction, même si la mère est issue d'un quotidien familial et vraisemblable, et si elle remet en cause le statut injonctif du père qui semble avoir perdu la perception des dangers de la parole séductrice et des gestes charmeurs dont il a pourtant tant parlé dans le *Livre*. Cette fois c'est la dame qui prend le relais. Or les deux protagonistes en position opposée semblent bien plutôt jouer un « duo » où l'un des personnages, le locuteur essentiel jusqu'alors, recule d'un pas, sciemment, et se fait tout indulgence et nuance, contradiction légère à lui-même et, on l'a vu, avocat du diable. Pourquoi écarter la séduction, pourquoi refuser les gestes du désir ? Cette voix affaiblie du père encourage en revanche la véhémence de la voix adverse qui argumente, justifie le propos, exhorte et ordonne. Véhémence que le père aurait peut-être voulu assumer, mais qui – selon les modalités qui apparaissent en d'autres lieux du *Livre* – ne perd rien à être assurée par procuration.

- 19 Peut-être faudrait-il voir des rôles distribués selon le péril que chaque sexe voit dans la cour amoureuse et sa conséquence, qui consiste à s'abandonner à « amer par amours ». Le père lucide laisserait quelque espace indulgent à l'attrait que suscitent les charmes féminins. La mère solidement installée sur la chaîne des générations, avec un passé qui lui est propre et l'expérience d'une femme qui a été désirée, permet de mieux saisir le statut de chaque sexe dans la naissance et l'exercice du désir. Le suspens du débat ne perd rien dans ce fait que la controverse puisse être interprétée comme fruit d'une voix commune, où l'on pourrait voir une sorte de débat personnel du Chevalier avec lui-même, et par suite une argumentation que seule la fiction d'un dialogue rendrait crédible.
- 20 Débattre avec son propre propos ? Peut-être est-ce là le rôle paternel, ce qui lui vaut l'honneur de la modération, car dans son entreprise pédagogique le Chevalier ne s'abstrait ni de la vie concrète des hommes et des femmes, ni de son propre vécu, ni des codes diffus dans la société où il a vécu. C'est probablement dans le *Livre* le seul passage où s'entrecroisent les traditions, où les sédiments de l'exemplarité – tirée de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que du temps présent, avec ces issues d'une demande en mariage non aboutie, des mariages manqués ou des gestes d'amour mal venus – s'agitent pour une réactualisation où la tradition des mœurs apparaît nourrie par la connaissance des textes littéraires²⁶. La cour amoureuse, qui est le grand jeu du désir sexuel, le ballet convenu qui permet de garder poli et convenant ce qui pourrait être crûment du domaine de l'inconvenant et de la violence, s'appuie dans l'argumentation de la dame sur des cristallisations littéraires tragiques.
- 21 On sait combien l'historien de la littérature doit dégager du concret conjugal les scénarios transgressifs qu'il lit dans les œuvres, et aux questions des historiens des sociétés, il répond que les élaborations littéraires se situent dans le royaume balisé de l'imaginaire, lequel n'a point de loi. Ici cependant le désir rencontre des lois. L'amour courtois, le jeu apparemment gratuit de la séduction dans des existences où le mariage est central, affronte les règles de vie. Peut-être faut-il prendre comme une métaphore de la constance et de la vérité du sentiment ce délai qu'imposerait la dame, ce long temps de sept ans qui légitime la cour amoureuse dans son authenticité. Sept ans de prudence... qui rappellent les sept ans des contes, mais qui réduisent la requête à ne peut-être jamais aboutir ! On y lirait alors un conte triste, du fait de l'évitement du « happy end » attendu. Deux ou trois ans seulement, souhaitent le cœur et par suite le désir du jeune homme. Sans oublier celle dont les charmes peuvent en effet soutenir l'effet des ans ! Mais lorsque le chiffre atteint le temps indéfini du conte, les sept années magiques, il se pourrait que la réalité refuse d'entrer dans le temps du conte et que le désir vivant veuille fuir la sclérose du temps légendaire. Si l'on suit cette hypothèse, le Chevalier affirmerait, par son indignation et son refus, que la longue attente relève du littéraire, et que le désir légitimé par le temps n'est qu'illusion. Ce qui range le débat, et même les parties énoncées par la dame si concrète, dans l'isotopie du *Livre* depuis son début : l'obsession de l'illusion.
- 22 Au chapitre 90, le père parlait de l'éducation des filles et évoquait lui-même la nécessité de lire « livres de sapience » plutôt que « livres de lecheries et des fables du monde »²⁷. Mais ici le code admissible des amours que préconise la mère ne mène au « loyal amour » qu'au prix d'un temps dilaté... et meurtrier du désir. C'est bien ce que le père semble ici percevoir. Les destins littéraires appartiennent à l'horizon des vies, mais n'en peuvent être le modèle.

- 23 Bref, entre les exemples bibliques ou les exemples plus récents où est fustigée l'impudence des atours et des paroles, ce qui est mis en cause ici, c'est la question du désir dans un univers où la conjugalité doit reposer sur l'« amour ». Mais face au verbe « aimer », le syntagme « amer par amours », appartenant au domaine tout naturel des gestes du désir, sert à désigner ce qui s'écarte de l'acte d'amour légitime. Et la voix de Madame ne fait ici qu'amplifier, avec des arguments d'autant plus crédibles que la femme est le sujet menacé par excellence, ce que diffusait auparavant le propos paternel. Le père et la mère ne font ici que fondre leurs avis en une voix unique. Le débat serait-il alors de pure rhétorique, comme on parle d'une question qui n'appelle pas de réponse ? Autrement dit, ne peut-on penser de ce débat qu'il joue à être « débat », mais qu'il ne l'est aucunement, même s'il repose sur la fiction d'une confrontation de deux points de vue somme toute bien tranchés ?
- 24 Certes on peut être tenté de voir dans cet ensemble de folios une « écriture » d'une scène de la vie familiale, tout comme un certain nombre d'anecdotes exemplaires rapportées par le Chevalier réfèrent à un vécu que l'on peut dater, telles les scènes de sociabilité autour du maréchal de Boucicaut ou du maréchal de Clermont, ou les confidences de messire Fouques de Laval, ou même ce que l'auteur relate de sa propre jeunesse et de sa mémoire familiale. La manière d'amener le débat semble affirmer une focalisation sur des instants précis du rôle paternel, et à ce titre on peut penser que le milieu où sont nées les jeunes destinataires du *Livre* est bien un creuset où s'agitent principes, opinions, normes d'éducation et de comportement de la longue durée médiévale. Mais la « vérité » de l'épisode n'est nullement gommée si l'on y ajoute la dimension d'un projet pédagogique concerté, élaboré à deux voix. Le *Livre* qui peut apparaître parfois un peu raide, tout amidonné des récits « pré-construits » de la tradition, est ici enrichi des nuances qu'apporte le Chevalier et de sa façon singulière de démarquer la norme du mouvement même du monde qu'il accuse plus qu'il n'accuse les Mauvaises Femmes du passé, et celles qui pourraient le devenir au temps présent, éventuellement ses filles elles-mêmes. Doutes, évaluations, incertitudes enrichissent le livre, et le meilleur moyen de mettre l'accent sur l'incertitude des normes – ou l'incertitude du père qui, reprenant la tradition, est chargé de les faire connaître – est certainement d'en faire l'objet d'opinions assumées fermement par « deux » locuteurs, qui sont en relation d'intensité inégale plutôt que d'opposition. Certes le Chevalier est bien conscient, lui aussi, des dangers d'« amer par amours », mais il évite d'y voir le piège mortel dont parle la mère. Elle, en revanche, tranche de façon péremptoire et définitive. Voilà donc une nouvelle manière, chez le Chevalier de La Tour, d'assouplir la rigidité des normes, en en attribuant l'évaluation à des voix sexuées. Le père parle au nom des hommes se livrant à la quête amoureuse, et nettement en faveur du bon aboutissement conjugal que l'on peut en espérer. Alors que la mère, face à ces gestes du désir, y voit essentiellement les périls, ceux qu'encourt la jeune fille non mariée, et surtout la femme mariée, qui occupe cet espace intermédiaire de l'amour dit courtois, ce temps soustrait à la vie domestique et à l'amour de son mari.
- 25 L'opposition verbale, le changement des locuteurs permettent le suspens d'une courte réfutation possible. Alors que le Chevalier se montre à la fois concret et plein d'humanité lorsqu'il indique qu'il faut bien que jeunesse se passe, que les mariages sont les fruits du désir, que la surveillance extrême des gestes du désir entraîne une raideur très préjudiciable à la joie de l'être, et qu'il faut faire place aux « plaisances » nécessaires non seulement à la sociabilité, mais à l'exercice de soi, la mère reprend, en

contrepoint, ce que le Chevalier n'a cessé de dire tout au long du *Livre* : à savoir que la parole des hommes est fallacieuse, que le regard communautaire des hommes et des femmes est toujours aux aguets, que le commentaire malveillant n'est jamais endormi, enfin que les exemples littéraires cristallisent tragiquement l'issue de ces cours amoureuses, codifiées et préservées par la tradition, mais qui ne sauraient et ne devraient prendre place dans la vie réelle des femmes.

- 26 Reste que la tension entre le vécu et l'élaboration littéraire de l'amour dit courtois est évidente ici. Et du coup on touche à ce que pouvait être le statut de l'imaginaire littéraire dans un monde qui se cherchait tant de modèles. La mimesis en littérature crée en abondance les mises an abyme des schèmes transgressifs. Mais il ne s'agit pas de tirer l'œuvre dans le vécu. Pour ce qui concerne les motifs d'amour qui font rêver les jeunes filles, il est clair qu'on peut rêver, mais dans les livres. On n'en prend pas le risque dans le concret. Si les jeux du désir et de la loi sont flexibles en littérature, ils le sont moins dans la communauté humaine. C'est ce que semble dire cette voix unique, alternativement modulée, du père et de la mère des jeunes filles. Juste mesure du social, déviations des mésalliances, gestes bien ou mal compris, lieux des gestes bien ou mal choisis : la parole maternelle n'apporte rien que de connu, alors que la parole paternelle souligne l'incertitude devant les rigueurs des normes, et suggère le désir de voir dans les jeux amoureux un dynamisme humain qui ne serait pas négligeable pour la constitution de l'être, ainsi que la mise en question de l'acte d'« amer ». Qu'est-ce qu'« aimer » en effet ? Un lien fondateur de la sociabilité, le sentiment qui inaugure la vie conjugale ? Ou une fièvre persistante qui mène hommes et femmes aux rives du plaisir, et dans la culture chrétienne, à celles de la faute ? Le débat des deux géniteurs, réel ou fictif dans l'Anjou du XIV^e siècle, est le seul lieu du *Livre* où le dynamisme du désir ait reçu une place explicite, par la voix d'un père provisoirement craintif, répliquant à la voix d'une femme, qui est le fruit de la leçon parachevée que le Chevalier veut maintenant dispenser à ses filles.

NOTES

1. Pour des commodités de consultation du recueil didactique, je cite d'après l'édition d'Anatole de Montaiglon, Paris, 1854, en indiquant à quel ensemble de folios renvoie le passage dans le manuscrit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles 9542 qui sert de base à l'édition en cours (à paraître dans la collection Lettres Gothiques). Ce manuscrit possède le grand avantage de pouvoir être cerné dans une fourchette chronologique intéressante, la date de rédaction étant celle qu'indique l'auteur dans son texte, 1371, et le volume se trouvait dans la prestigieuse bibliothèque de Jean de Berry, donc avant 1416. En outre ce manuscrit possède deux signatures de la main même du duc, fol. 76^v.à 82^r.
2. « Cy parle le chevalier a sa femme », « Cy respont la dame » etc. : les prises de parole alternées sont matériellement bien mises en valeur, dans une grande partie de la tradition manuscrite du *Livre*, traitées comme des rubriques de chapitres.

3. Montaiglon, p. 246.
4. Montaiglon, p. 247.
5. Je me permets de renvoyer ici à ma contribution « L'honneur des femmes et le regard public : l'accusé et son juge. Une étude de cas : *Le Livre du Chevalier de La Tour Landry* », dans *Das Oeffentliche und Private in der Vormoderne*, sous la direction de Gert Melville et Peter von Moos, à paraître début 1998, Böhlau, collection « Norm und Struktur », Cologne.
6. Montaiglon, pp. 246-247.
7. « ...tout ainsi fait celle qui de lui est amée pour lui plaire, puis que elle l'ayme » Montaiglon, p. 247.
8. Montaiglon, p. 249.
9. « Quant à estre si amoureuses que telle amour la maistroye, atout le plaisir et le vouloir de son cuer, aucunes fois il advient souvent que telle ardeur d'amour et cellui fol plaisir les maistroye et les maine à avoir aucun villain blasme... » Montaiglon, p. 248.
10. Ce qu'un saint homme a appris à la dame : « ...l'annemy se mist en une femme dampnée qui à mervelle fust jolie femme et amoureuse, et se mist l'ennemy dedans elle et faisoit faulx miracles, dont les payens la tindrent à deesse et la honnouroient comme Dieu » Montaiglon, p. 249.
11. La dame évoque une transgression choquante, une fornication en « oratoires » le jeudi et le vendredi saints, jours d'abstinence et d'interdit de commerce sexuel.
12. Montaiglon, p. 251.
13. *Ibid.*
14. Montaiglon, *ibid.*
15. Montaiglon, p. 254.
16. Montaiglon, p. 255.
17. Montaiglon, p. 256.
18. Montaiglon, p. 257.
19. Montaiglon, p. 258.
20. « ...il la prendra en hayne, ne jamais de bon cuer ne l'aymera, et la rudayera et laidangera et lui sera plus rude, et elle lui », Montaiglon, p. 259.
21. Montaiglon, p. 260.
22. « ... je leur rompoye leurs parolles, ou apelloye aucun, par qui je despeçoye leur fait et le fait de leur emprise », Montaiglon, p. 260.
23. Montaiglon, p. 262.
24. Montaiglon, p. 264.
25. J'ai traité de cet aspect dans mon article « Mann und Frau in der französischen Hausliteratur um 1400 : *Le Livre du Chevalier de La Tour Landry pour l'enseignement de ses filles* », paru en traduction allemande dans le volume *Text und Geschlecht. Mann und Frau in Eheschriften der frühen Neuzeit*. éd. Rüdiger Schnell, Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft, Francfort, 1997, p. 253 à 279.
26. Fût-elle l'objet d'une évocation vague ou abrupte, puisque le tragique récit de la Châtelaine de Vergy ne suscite chez Madame de La Tour aucun sens d'une hiérarchie de la faute.
27. Montaiglon, p. 178.

AUTEUR

DANIELLE BOHLER

Université Michel de Montaigne Bordeaux III